
Préface

Il y a exactement cent ans de cela, en 1921, une jeune Argentine écrit, en français, un livre sur la *Divine Comédie* de Dante, lecture mimétique et autoportrait tout à la fois. Les Années folles sont ébranlées par les avant-gardes et par leurs fantasmes mécaniques d'œuvre d'art, la disparition de l'auteur est déjà un lieu commun : loin d'être une nouveauté, une lecture vitaliste et romantique de Dante est alors un acte conservateur, pour ne pas dire anachronique. Ce *statement*, cette posture, apparente la jeune Victoria Ocampo, qui n'a alors que trente ans, à la famille des antimodernes du xx^e siècle, elle qui se donnera ensuite pour destin d'être la première femme moderne argentine. *De Francesca à Béatrice* est son premier livre.

Il paraît d'abord en Espagne, en 1924, en traduction et avec un épilogue d'Ortega y Gasset. Vingt-quatre ans après, en janvier 1948 – et ce n'est sûrement ni la première, ni la dernière fois –, Jorge Luis Borges et Adolfo Bioy Casares le commentent. « Naturellement, dit Borges, Victoria et Ortega soutiennent que Dante ne peut pas être lu parce que les commentateurs se tiennent entre lui et nous. Les notes empêchent la lecture. Que faisait Victoria, sinon un autre commentaire ? Peut-être que les biographies et les essais remplaceront les classiques ; peut-être que les notes sont indispensables ¹. » En plaçant texte et commentaire sur un pied d'égalité, Borges fait de l'érudition, de la bibliothèque et de la note un espace de plus pour la fiction : il n'a que moqueries pour l'idée naïvement romantique d'un texte pur. Que Victoria revendique pour elle-même

1. A. Bioy Casares, *Borges*, p. 33.

le droit à une lecture sans intermédiaires doit lui paraître absurde. Que peut-il bien penser en l'entendant répéter, année après année, que le grand poète italien, loin d'être pour elle un objet de révérence académique, est avant tout « une âme parente de la sienne » ?

Nul intermédiaire, pour Victoria. Son mode de lire est le propre d'une nature affective, aussi vorace que personnelle. Lire, c'est avoir un rendez-vous avec une âme affine, et nulle rencontre entre âmes ne souffre de chaperon : « Je suis de ceux qui tiennent en aversion tout ce qui n'est pas contact immédiat et virginal avec un auteur. Il me faut entamer un dialogue avec lui seul, sans tiers qui nous présente tout en imposant sa propre présence, expliquant pourquoi ce dialogue me convient et comment je dois m'y préparer pour en tirer le meilleur parti ¹. »

Choisir Dante et la *Comédie* pour parler d'elle-même tient de la provocation. Se riant des moqueries et des découragements, Victoria ne faiblit pas dans sa volonté de s'entretenir en tête-à-tête avec un auteur tenant le centre du centre du canon occidental, enlevé dans un *malón* perpétré par des savants et piégé dans une toile de commentaires. Sans être nouveau, son geste n'en est pas moins significatif : dans un monde d'hommes érudits, elle choisit de libérer le poète captif et de donner de lui une lecture liée à son propre roman sentimental. D'autres peuvent commenter le grand poème selon les règles de l'érudition, pas elle ; lisant le poème de Dante, elle le sauve en même temps qu'elle se protège, elle. Traversant alors une tempête sentimentale – amoureuse qu'elle est du cousin germain de son mari –, Victoria lit le poème comme qui cherche refuge

1. V. Ocampo, « En el día de Unamuno », *Testimonios. Séptima serie* (1962-1967).

dans un livre d'auto-assistance, dans une carte astrale, dans le tarot ou dans le *yi jing*. Elle lit Dante comme une mappemonde, un guide pour trouver le chemin de sa vie, un livre qui la comprenne et avec lequel elle puisse parler. « Je ne lisais pas Dante, dit-elle, je le vivais ».

Que lui importe la gigantesque cordillère bibliographique qu'elle ne songe pas à traverser ! Avec l'à-propos qui est le sien, Victoria compare la *Comédie* à l'un de ces meubles anciens que les gens s'achètent pour le plaisir d'y savoir un tiroir secret caché dans la structure. Elle, en revanche, trouve mille raisons de s'y intéresser, sauf ce détail. Son époque artificielle se complaît à rechercher les sens cachés mais, tandis que le secret obsède le commentateur, Victoria comprend que la puissance du poème ne réside pas là. Elle sait bien, elle, qu'aucun commentaire ne peut expliquer un passage dont le sens se soustrait : seule le peut la vie, « commentatrice irremplaçable des chants de la *Divine Comédie* ».

Le livre reparait aujourd'hui dans l'édition de Roland Béhar, quatre-vingt-quinze ans après sa première et unique publication en France. Le geste de Béhar est doublement intéressant. S'il semble contredire la position de Victoria Ocampo sur les *scholars*, sur les médiateurs du texte, il fait en réalité du commentaire un moyen de comprendre la vie de l'écrivaine et, plus concrètement, la biographie du livre. L'érudition de ses recherches offre au lecteur un parcours direct et passionnant par l'histoire de la conception, des sources, des éditions et des traductions de l'essai de Victoria, montrant au passage le riche entrelacs de personnages et de langues que Dante créa entre l'Argentine et la France.

Victoria Liendo
Paris-Buenos Aires, 2021

VICTORIA OCAMPO

DE FRANCESCA
A BÉATRICE

A TRAVERS

LA DIVINE COMÉDIE



ÉDITIONS BOSSARD

140, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 140

PARIS

1926

*The devotion to something afar
From the sphere of our sorrow.*
Shelley¹

Vedesti al mio parere ogni valore.
Guido Cavalcanti²

Au septième cercle de l'enfer, Dante rencontre sur son chemin des âmes en troupe – *d'anime una schiera* –, et l'une de ces âmes le saisit par un pan de sa robe. Le poète fixe ses yeux sur elle et reconnaît, malgré le ravage des flammes, son maître, messer Brunetto Latini. Le souvenir des hauts enseignements qu'il lui doit s'éveille alors au fond de son cœur et il voudrait que sa reconnaissante tendresse éclatât dans chacune de ses paroles.

Tandis que le monde entier s'apprête à célébrer le centenaire du 14 septembre^{a 3}, il semble que nous tous, qui depuis de longues années, avons fait l'hommage de notre amour au *gran padre Aligher*, sommes, pour ainsi dire, retenus près de lui par un pan de notre âme et que tous, humbles ou puissants de la Terre, éprouvons le besoin de répéter son nom avec gratitude.

Me degno a ciò né io nè altri crede...

[Ni moi, ni personne, ne m'en crois digne⁴...]

Moi non plus je ne me crois pas digne. Et pour commencer par un *domine non sum dignus* qui m'absolve aux yeux du lecteur et aux miens, qu'on me permette d'inscrire ici, en manière de préface à ces pages, un vers du poète :

Amor mi mosse, che mi fa parlare.

Amour m'a poussée, qui me fait parler⁵.

Lorsqu'on s'approche de Dante, quelle que soit la voie qu'on ait suivie, on se trouve, soudain, face à une garde nombreuse et terrible : les commentateurs. Hérissés d'éru-

a. Écrit en 1921. (NdA)

dition, ils se tiennent en d'agressives attitudes au seuil de chaque chant de la *Divine Comédie* et leurs interprétations – qui parfois se contredisent les unes les autres –, brandies telles des fourches, font reculer le lecteur timide « là où le soleil se tait ⁶ ».

Je leur trouve une étrange ressemblance avec *Caron dimonio, con occhi di bragia* ⁷, ce Caron qui exige que toutes les âmes s'entassent docilement dans sa barque et frappe de sa rame les retardataires.

S'il y a des commentaires non seulement excellents, mais indispensables, il y en a d'autres médiocres et inutiles qui ne servent qu'à détourner le lecteur de la *verace via*. On l'a souvent dit, on devrait le dire plus fort.

La *selva oscura* où le lecteur s'égaré, s'il ne possède pas le sens de l'orientation, n'est autre que la forêt des commentateurs dont le souvenir renouvelle l'effroi.

Benedetto Croce déclare sans périphrases que *dantista* est devenu, dans l'usage commun de la langue, synonyme de dantomane, chose inévitable, ajoute-t-il, et qui s'observe toujours et partout dans le culte qui entoure les grands hommes, mais dont on se passerait volontiers ⁸.

Je me rappelle avoir acheté, il y a quelque temps, chez un antiquaire, un meuble Renaissance. Ainsi qu'il arrive souvent pour les meubles de cette époque, celui dont je parle était muni d'un tiroir secret. Et chaque fois que j'allais le voir, le marchand, pour vaincre mes hésitations, me vantait les charmes mystérieux du tiroir. Pourtant ce n'est point ce détail qui me tentait, mais bien le meuble lui-même pour la couleur et la taille du bois ⁹.

Le seul reproche, le grand reproche qu'on se sent porté à faire à la plupart des commentateurs de Dante est semblable à celui que j'aurais pu adresser à mon marchand : les petits tiroirs secrets de la *Divine Comédie*,

qui sont là comme les signes du goût de l'époque où elle fut conçue, tiennent pour eux trop de place, tandis qu'ils négligent la toute-puissance d'une poésie qui n'a besoin d'aucune explication de cet ordre pour enjamber les siècles et nous rejoindre.

Je ne crois pas qu'une certaine érudition – qui, bien entendu, devient indispensable si l'on se propose de suivre Dante pas à pas – soit la condition nécessaire de l'enseignement et du plaisir qu'un lecteur quelconque peut tirer de cette lecture. Elle parvient à émouvoir les moins avertis. Lorsque Benedetto Croce se demande ce qu'est, en somme, l'« esprit dantesque », des expressions très simples lui suffisent pour définir cet esprit avec une admirable justesse. C'est, nous dit-il, un sentiment du monde fondé sur une foi ferme, sur un jugement sûr, et animé par une robuste volonté¹⁰. « Dante sait comment il convient de juger les divers sentiments humains et comment on doit se comporter envers eux, quelles actions se doivent approuver et accomplir et quelles se doivent blâmer et réprimer pour conduire la vie à une fin digne et vraie ; sa volonté ne tâtonne pas, n'oscille pas entre des idéals discordants, n'est pas tiraillée par des désirs contradictoires en des sens opposés¹¹. »

Que les trois Cantiques soient restés inaccessibles à Voltaire, qui les qualifie d'ouvrage « bizarre¹² », que Victor Hugo, découvrant l'épithète la plus impossible à rapprocher d'un tel nom, nous parle de Dante « effaré¹³ », c'est seulement la preuve qu'il est plus facile de demeurer à la porte de la *Divine Comédie* par une certaine qualité de sensibilité que par manque d'érudition ou par impuissance cérébrale.

Maurice Barrès, dans un discours prononcé à la Sorbonne à l'occasion du sixième centenaire de Dante,

nous assure que, pour bien comprendre l'œuvre du poète, il faut se représenter sa vie entière et qu'il ne faut pas voir seulement l'écrivain, le philosophe, le théologien dans son cabinet, mais aussi le politique, l'homme d'action, l'amoureux qui vit dans l'amour, l'animateur universel enfin¹⁴. Rien de plus juste, mais rien de plus utopique. Les écrivains verront toujours dans l'Alighieri l'écrivain ; les philosophes verront le philosophe ; les théologiens le théologien ; les politiques diront avec M. Francesco Ruffini que « la politique est le pivot de toute la machine poétique de Dante¹⁵ » ; les amoureux reconnaîtront pour un des leurs le poète auquel nous devons cet aveu :

... *Io mi son un che, quando
Amor mi spira, noto, e a quel modo
Che ditta dentro, vo significando.*
... Je suis ainsi fait que lorsque
Amour m'inspire, j'écoute, et de la façon
dont il dicte à mon cœur, je vais m'exprimant¹⁶.

Chacun soutiendra que la facette du génie de l'Alighieri qui lui est la plus visible est la facette essentielle de son œuvre.

Lisez n'importe quel vers de la *Commedia* dans le texte, répétez-le, imprégnez-vous-en. Lisez ensuite la meilleure traduction possible de ce même vers et vous constaterez ceci : la pensée a reculé vers l'ombre parce que les mots se sont éteints.

Chacun connaît l'importance que prennent, dans les rêves, certaines phrases. On éprouve, rien qu'à les énoncer, la sensation surabondante, triomphante, de se mêler à un infini où tout mystère s'évapore, de nager dans une atmosphère de solutions éblouissantes. De ces phrases semblent jaillir le pouvoir, la connaissance, la lumière... Lorsqu'on s'éveille soudain et lorsqu'on les reedit, leur sonorité prodigieuse a disparu, l'airain s'est

mué en plomb, l'idée s'est aplatie de telle sorte qu'on n'y peut plus entrer.

Les vers du grand poème sacré portent, dans la conjonction de leurs mots, l'inexplicable et frémissante puissance des phrases du rêve. La traduction les vide, comme l'état de veille anéantit les découvertes verbales de nos songes. Qui pourra nier qu'on touche ici au point essentiel? Qui pourra nier que ce point essentiel est l'œuvre du poète? L'assemblage de mots justes, ardents, qui s'allument un à un et éclairent la pensée d'une façon magique, constitue l'élément intraduisible, irremplaçable! Le théorème de Pythagore ne pourra rien gagner et rien perdre à être traduit et démontré dans n'importe quelle langue. Mais, s'il en va de même pour les doctrines politiques ou philosophiques, il n'en va pas de même pour la Poésie.

Dans le Chant XII de l'*Enfer*, le centaure Chiron fait remarquer à ses compagnons que Dante « fait mouvoir ce qu'il touche¹⁷ ». Virgile explique ce privilège du poète en répondant : « Bien vivant il est¹⁸. »

Écrivains, philosophes, théologiens, hommes politiques et simples amoureux, Dante remue profondément tous ces êtres, divisés par des tendances diverses, et il s'en rend le maître si péremptoirement que tous se réclament de lui. Aucun problème, aucune perplexité, aucune souffrance, aucune joie, aucune aspiration de l'âme, de l'esprit humain ne lui furent étrangers. Et c'est pour cela qu'on disputera toujours autour de lui. C'est pour cela, aussi, que ceux qui le jugent de façons différentes tomberont d'accord lorsqu'il s'agira de définir le sentiment de tout l'être à son approche, sentiment enfermé dans la réponse de Virgile à Chiron : *Ben è vivo*.

« *La Divine Comédie*, dit Ozanam, ressemble à ces vastes héritages tombés entre les mains d'une postérité débile et appauvrie qui les morcelle pour les cultiver¹⁹. » Chacun veut réduire Dante aux proportions du lopin dont la compréhension lui est échue en partage.

Giacopo di Dante explique décisivement l'intention de son père : « *L'Enfer*, le *Purgatoire* et le *Paradis*, énonce-t-il, sont les trois manières d'être de la race humaine²⁰. »

Giacopo della Lana, un des plus anciens interprètes, nous dit que *L'Enfer* est la vie des « viciosi » ; le *Purgatoire* la vie des « penitenti » ; et le *Paradis* la vie des « virtuosi »²¹.

Dante lui-même déclare, dans sa lettre à Can Grande della Scala, que le but poursuivi dans son poème est d'éloigner l'homme de l'état de misère pour l'acheminer vers l'état de bonheur²².

Je crois qu'il n'y a rien au monde de plus assommant que ces guides qui rôdent, véritables corps en peine, autour des musées, prêts à fondre sur le malheureux touriste et à ne plus le lâcher d'une semelle. Armés des plus inexorables lieux communs, leur ardeur à dévoiler le charme de tel tableau ou de tel monument n'a d'égalé que l'exaspération qu'ils produisent ! Pourtant... ils ont quelque utilité ! Ils connaissent l'emplacement des choses qu'on a hâte de voir et grâce à leurs bons offices on peut y arriver en droite ligne.

J'ai l'espoir de pouvoir être utile dans ce même sens à ceux qui voudront traverser avec moi, de façon bien rapide (hélas !), la *Divine Comédie*, de Francesca à Béatrice. Je bavarderai, tout le long du chemin, de ce chemin que j'ai parcouru et aimé de si diverses façons, et j'espère que mes touristes ne seront pas trop exaspérés de voir combien mes moyens d'expression sont faibles à côté de la grande ferveur qui me pousse à m'en servir. Je n'écris ni pour

les dantologues, ni pour les érudits, car je n'ai rien à leur apprendre. Je m'adresse aux simples lecteurs, à ceux qui pourraient aimer ce grand, ce beau livre et ne s'en sont pas encore approchés. Je m'adresse surtout à ceux qui l'ont feuilleté paresseusement.
